

NOTES et glanures

OUVRAGES GENERAUX

MOSCA Gaétan et BOUTHOUX Gaston, *Histoire des doctrines politiques*, 353 p., Paris, Payot, 1966 (coll. Petite Bibliothèque Payot).

Traiter de doctrines plonge dans la vision théorique des choses. Les auteurs que voici n'y manquent pas, même si le premier tente d'y échapper en essayant de retracer le milieu historique dans lequel se sont développées les idées politiques depuis l'antiquité jusqu'à 1914 ; même si le second, rompant avec une vision purement descriptive propre à l'école historique événementialiste, place la période 1915-1965, sous le projecteur de la sociologie politique. Dans l'un comme dans l'autre cas, la vision d'une évolution aussi vaste et aussi complexe implique des points faibles faute d'une information et d'une méditation suffisantes. Aristote décrit des situations réelles, on ne songe pas qu'il a pu arranger ses démonstrations. Robespierre reste l'apôtre du terrorisme. Combien grandes furent les préoccupations politiques de l'histoire traditionnelle est confirmé par l'affirmation de G. Mosca que, grâce aux codes, aux inscriptions, aux monuments, il est possible de « reconstituer avec une exactitude presque absolue la pensée des hommes ». L'histoire ne « commence-t-elle pas avec les premiers documents écrits » ainsi que le proclament les manuels ? C'est bien d'un manuel qu'il s'agit ici et il n'est guère possible de résumer un manuel. Nous ne retiendrons que quelques points : Grégoire VII, fils du peuple, traduit l'opposition de celui-ci envers ses oppresseurs ; le refus des *Seigneuries* italiennes, de caractère tyrannique, d'armer le peuple, la préférence marquée par les marchands envers les activités lucratives du commerce, entraîne la main-mise des bandes de mercenaires sur l'Italie du XV^e siècle ; le XVII^e siècle voit la vraie fin du moyen âge (idée reprise par P. Chaunu) ; la Grande Charte n'est rien d'autre qu'un des pactes assez communs entre roi et barons féodaux ; le pouvoir législatif du Parlement anglais procède du droit de

pétition, avalisée par la formule « Le veut le roy », celle-ci devient loi ; l'absence de bureaucratie et d'armée permanente gêne l'absolutisme royal anglais ; décrivant des institutions, Montesquieu n'a pas vu sur quelles forces reposaient les pouvoirs en Angleterre ; Rousseau projette dans ses théories son expérience individuelle ; la démocratie chrétienne tente la conciliation des inconciliables car le christianisme dit : « Donnez », le socialisme : « Prenez ». L'accent est mis sur Machiavel, sur l'évolution politique anglaise, sur J.B. Vico soulignant l'importance de la connaissance objective de l'histoire, sur les socialistes et socialistes français. La pensée marxiste est malmenée. Le racisme est condamné encore que le nègre soit considéré comme inférieur. Le meilleur régime, selon lui, résulte du renouvellement de la classe dirigeante politique par un afflux constant d'élites.

G. Bouthoul rappelle la position de Durkheim pour qui la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle n'avait pas espoir de soulager les souffrances de l'humanité. Les seuls événements importants à ses yeux sont ceux qui se traduisent par des changements dans les mentalités et dans le style de vie, ceux qui influent sur les structures sociales. D'accord, à condition que toute généralisation soit précédée d'une analyse approfondie, ce qui ne paraît pas toujours le cas ici lorsque les théories de Marx sont jugées en fonction de constatations purement européennes, sans voir que l'Occident a en quelque sorte exporté son problème social (relativement d'ailleurs), comme les sociétés locales du moyen âge européen l'avaient exporté dans le cadre national au XIX^e siècle et avant déjà. Des constatations intéressantes sont rapportées : rationalisation et occidentalisation du monde ; auto-colonisation à côté des phénomènes de colonisation et de décolonisation ; influence des communications rapides sur le processus d'imitation d'un Occident vu sous un jour faux ; indigence de la créativité politique ; opposition entre politisation générale et dépolitisation des masses résultant en régime

totalitaire de l'ennui et de la crainte, du positivisme dans les démocraties et de la déconvenue dans les pays marxistes; poids obérant des mentalités et difficultés sémantiques empêchant la compréhension; nécessité de démystifier la guerre et de dépolitiser la paix; méfaits de la diplomatie publique exacerbant les antagonismes; effets et mythes de la démographie, « guerre des utérus ». Le seul fait original du demi-siècle serait la politique de Gandhi, dont il ne reste rien, sinon l'indépendance résultant d'ailleurs davantage de chocs extérieurs de même que celle des U.S.A. au XVIII^e siècle. Le seul fait marquant dont les développements ne sont pas encore cernés : l'accession des femmes à la vie politique, soit la moitié de l'humanité, celle dont le poids sur la civilisation serait le plus grand (Mandeville). Pour le reste, G. Bouthoul dénonce la vision dramatique des événements propre à l'histoire traditionnelle, on pourrait dire émotionnelle ou passionnelle, projection dans l'histoire de la tragédie classique (cfr. Histoire classée parmi les branches littéraires). Dégagée du dogmatisme et de l'émotion, de même que la physique affranchit l'homme de la pesanteur et de la foudre, « la sociologie libérera l'homme des impulsions collectives, aveugles, dont il est jusqu'à présent le jouet. » N'est-ce pas, en fait, le dessein de l'histoire totale ?

R. V. S.

POSTAN M.M., *The Cambridge economic history of Europe*, t. I, *The agrarian life of the Middle Ages*, Cambridge, U.P., 1966, 2^e édition revue et augmentée.

Nous avons rendu compte précédemment des volumes relatifs à la révolution industrielle, le présent ouvrage ne leur cède en rien. La qualité des collaborateurs de renommée internationale, cent pages de bibliographie soigneusement mise à jour, des cartes, des illustrations, des schémas, autant de matériaux précieux pour tout un secteur de notre histoire dont la civilisation matérielle commence tout juste à nous émouvoir au niveau de l'enseignement secondaire. On y suivra l'évolution à travers la colonisation agraire de l'Europe, les types d'établissements déterminés par les besoins économiques, les techniques agricoles, l'agriculture et la vie rurale du Bas Empire

Romain, les institutions agraires des royaumes germaniques, les conditions agraires de l'Empire byzantin, le développement de la seigneurie, la société agraire dans les diverses régions. A propos du rôle des Arabes, il fut moins de création que d'application et de diffusion. Beaucoup des techniques utilisées par eux, sinon toutes, étaient déjà connues des Romains et appliquées dans les pays avant leur arrivée. La fin du moyen âge n'entraîne pas la fin du régime domanial. Celui-ci doit s'adapter, mais il survit. Un argument de plus pour ne pas limiter aux XI^e-XII^e siècles l'étude de cette question que les élèves croient tellement dépassée qu'ils apparaissent tout surpris lorsqu'on y revient au moment de la Révolution de 1789.

R. V. S.

Lexique de termes économiques et financiers, Comité national de l'épargne mobilière, rue du Congrès, 20, Bruxelles 1, S. D., in 12^o.

Ce lexique de 470 mots les plus usuels des domaines économique et financier est essentiellement utilitaire; il vise à améliorer l'information de l'épargnant dans la gestion d'un patrimoine mobilier. Ce petit ouvrage issu des milieux de la bourse, de la banque et de l'enseignement est destiné à rendre des services à nos collègues et même à nos étudiants qui souhaiteraient une approche simple et directe du vocabulaire économique et financier de base. Il n'y a ni évolution ni historique des mots, ce qui était hors de propos dans ce cas-ci. Quel que soit l'intérêt de cette étude et de cet aspect, il ne répondait pas à la finalité de l'ouvrage.

P. B.

DEMOGRAPHIE et POPULATION

E. ESMONIN, *La population en France de 1770 à 1789*, dans *Etudes et chroniques de démographie historique*, Paris, 1964.

Parmi de nombreuses contributions d'un haut intérêt pour ceux qui ont compris l'intérêt d'introduire des notions de démographie dans le matériel du cours d'his-

toire, celle-ci fournit des données chiffrées qui permettent d'établir pour le Hainaut français les chiffres de natalité suivants :

1774	39,1 pour mille
1775	37,7
1776	39,4
1777	39,8
1778	39,4
1779	39,8
1780	39,6
1781	40,4
1785	41,2
1786	42,2
1787	42,9
1788	42,4

La croissance apparaît clairement ici, avec toutes les conséquences qu'on en peut inférer quant à la vitalité de la France révolutionnaire.

R. V. S.

RAZZELL P.E., *Population change in the 18th century England*, dans *Economic history Review*, Londres, 1965, n° 2.

Pour l'Angleterre et le Pays de Galles, il y a, en 1700, 5.307.000 habitants; en 1750, 5.895.000 et, en 1801, 9.337.000. Les causes doivent en être cherchées dans les progrès de la science médicale et dans l'inoculation anti-variolique. L'importance des décès dus à cette maladie au début du XVIII^e siècle atteignait en effet 15 %. Le démarrage démographique ainsi assuré fut aidé par les révolutions agricole et industrielle qui permirent de maintenir un niveau de vie suffisant.

R. V. S.

PETER Jean-Pierre, *Une enquête de la Société royale de médecine (1774-1794), Malades et maladies à la fin du XVIII^e siècle*, dans *Annales*, t. 22, p. 711-751, Paris, Colin, 1967.

Est-il misère de l'homme plus typique que la maladie ? Son poids est énorme sur l'économie et la société. Sait-on que, fin du XVIII^e siècle, 20 à 40 % des malades atteints de pneumonie décédaient. Or, le mal est aujourd'hui bénin. Il faut mettre en cause l'hygiène déplorable des campagnes, l'insuffisance des vêtements, l'alimentation mal équilibrée, cause de caren-

ces et faultrice d'infections secondaires latentes. Fragilité du paysan donc, domaine d'élection de la tuberculose, comme en témoignent certains procès verbaux d'autopsies, ce qui annonce l'importance des ravages constatés parmi les ruraux installés dans les villes au XIX^e siècle. Mais cette importance n'est-elle pas le corollaire d'un constat médical plus fréquent, alors que dans les campagnes le médecin n'intervient que rarement. Ainsi, le *mal du siècle*, la contamination des classes supérieures de la société est-elle en puissance dans les foyers misérables des campagnes de l'Ancien Régime. Les germes ne naissent pas tout seuls. L'extrême détresse revient sans cesse dans les rapports des médecins : « La misère a été si grande que beaucoup de parents ont refusé les soins qu'on voulait donner à leurs enfants, jusqu'à ce qu'on leur ait procuré les moyens de les nourrir en même temps. Plusieurs même espéraient, il faut l'avouer, que cette maladie les ferait périr et les délivrerait de la misère humaine à laquelle eux-mêmes étaient en proie » ; jamais la peau n'est ni nette ni saine, même à la ville. Il est des villages où « pas un seul homme ne se trouve avoir la taille militaire », « la misère, la pauvreté s'opposent beaucoup au développement d'une forte et belle constitution. Presque nus toute l'année, obligés de courir dans la boue ou sur la gelée pour mendier leur subsistance, comment se pourrait-il que de misérables enfants ne souffrent pas d'altération dans leur accroissement ? » ; « la grande indigence abrutit autant qu'elle endurecit », constatation confirmée par la pathologie de l'indigence. Que d'explications en perspective !

R. V. S.

DUVERNOY Jean, *Inquisition à Pamiers. Interrogatoires de Jacques Fournier, évêque de Pamiers (1318-1325)*. Ed. Privat, Toulouse, 1966, in 8°.

La croisade des Albigeois dirigée par Simon de Montfort avait fait reculer l'hérésie dans le midi de la France. La prise du château de Montségur en 1270 avait été considérée par certains comme la fin de toute déviation religieuse. Dans la région envisagée par l'ouvrage, à savoir la région du pays de Foix, on ne trouve pas mention d'un catharisme déclaré important. D'ailleurs après 1270, les Ariégeois

et Catalans compromis quittent la région et se réfugient en Lombardie. Au début du XIV^e siècle, on assiste à un renouveau du catharisme dû au retour de Pierre Autier, ancien légiste du pays de Foix converti en 1296.

L'évêque de Pamiers, le futur pape Benoît XII, entreprit une action contre les tenants de l'hérésie. Il mène personnellement l'inquisition dans son diocèse et ces interrogatoires occupent trois volumes de texte latin. C'est de ces volumes que l'auteur a extrait quelques pages nous exposant quelques cas peu orthodoxes. Dix cas sont envisagés : celui des Vaudois menacés d'extinction par l'inquisiteur de Toulouse, Bernard Gui ; un diacre instruit, Raymond de Sainte-Foy de la Côte Saint-André (Isère) s'installe à Pamiers. Son interrogatoire révèle ce qu'était l'église vaudoise du point de vue de la théologie et des sacrements. L'interrogatoire d'un visionnaire qui s'entretient avec les morts et répand des opinions non orthodoxes sur le purgatoire et le paradis, mécontente l'évêque. Un autre cas curieux : celui du Juif Baruch, un Allemand de Toulouse qui a été baptisé après les attaques des Pastoureaux et est ensuite retourné au judaïsme.

Ces textes révèlent aussi un anticléricalisme paysan et une réaction fort vive vis-à-vis de la prétention de l'évêque de lever des dîmes et des impôts. L'ouvrage jette un jour neuf sur la mentalité de ces paysans montagnards de l'Ariège au XIV^e siècle. Cependant, ces documents sont peu utilisables pour l'enseignement secondaire, étant donné la difficulté du vocabulaire théologique et judiciaire de ceux-ci. Mais le recueil constitue cependant une excellente introduction à une matière sur laquelle les documents vivants n'abondent pas.

P. B.

NELLI René, *Le musée du catharisme*, Toulouse, éd. Privat, 1966, 21 x 18.

Ce musée imaginaire comprend la présentation d'une série d'objets présumés cathares ou ressortissant à la tradition cathare. Les objets appartiennent-ils vraiment au catharisme ? L'auteur est très prudent : ces objets le sont très probablement mais pas en toute certitude. La difficulté d'identification tient essentiellement

au manque de renseignements concernant le mobilier sacré et les objets de piété de l'hétérodoxie. D'autre part, les monuments présumés cathares sont des œuvres d'art populaire ou d'art brut. L'auteur analyse d'abord les objets de la tradition iconographique chrétienne (colombes, agneaux, ichtys, etc.) Les symboles et les stylisations géométriques (croix, stèles discoïdales) constituent la seconde partie de l'ouvrage. Il peut paraître tentant de rapprocher la symbolique cathare des thèmes de l'hérésie bogomile qui fleurit en Herzégovine. Il n'y aurait pas d'influence bogomile (impossible du point de vue chronologique) mais on trouverait dans certains objets une inspiration voisine de celle du bogomilisme. Ce sont des représentations anthropomorphiques réalistes ou schématisées. Les nombres d'or architecturaux mystiques se retrouvent dans l'ordonnance des bâtis, la disposition des ouvertures de certains châteaux et notamment à Montségur et à Quéribus.

Quelques photos des sites les plus importants du catharisme méridional clôturent cette présentation : Montségur, dernier refuge des cathares, les grottes de l'Ariège, fortifiées par les seigneurs locaux et elles aussi refuges de cathares persécutés après la chute de Montségur en 1214.

En conclusion, un ouvrage qui nous aide à pénétrer dans le monde ésotérique cathare.

P. B.

MOYEN AGE

DOUGLAS David, *Les réussites normandes (1050-1100)*, dans *Revue historique*, t. 237, p. 1-16, Paris, P.U.F., 1967.

« Les idoles et les palais sont tombés, le peuple a sombré dans la servitude et Rome se souvient à peine d'être Rome », ainsi s'exprime, en 1100, l'évêque Hildebert de Tours, visitant la Ville Eternelle pillée par les Normands en 1084. « Pires que les Sarrasins », dira Léon IX. En 1047, débutait en Italie la fulgurante carrière de Robert Guiscard. L'année même où Guillaume devenait duc de Normandie. Au milieu du XII^e siècle, l'Angleterre et la

Sicile jouissent des régimes les plus forts et les plus avancés d'Europe occidentale : *cent ans* ! L'une et l'autre conservaient cependant leur patrimoine original. La tactique normande donnant la primauté à la cavalerie et à l'emploi de mercenaires peut expliquer les succès de part et d'autre. La combinaison des armées terrestres et maritimes donne d'excellents résultats. Elite militaire donc sous la conduite de chefs hautement compétents usant de moyens de propagande adroits : guerre sainte de Guillaume contre Harold sous la bannière papale, levée en 1053 cependant contre les Normands des Pouilles. Il est vrai que dès 1059 et le synode de Melfi, la situation était inversée et que désormais les « brigands » devenaient les *milites Christi*. Les chroniqueurs contemporains rapportent dès lors tous les prodiges divins qui magnifient ces nouveaux alliés de Dieu : en Italie, en Sicile, en Angleterre (Hastings), en Espagne (Barbastro).

L'unité de politique normande tient à la structure de familles nombreuses dont les profits se cumulent. Ainsi, trois membres de la famille Crispin : Guillaume, son frère et son fils apportent leur contribution à l'histoire de la Normandie, de l'Espagne, de l'Empire d'Orient et de l'Angleterre, mêlant les exploits militaires à l'onction ecclésiastique.

R. V. S.

MUSSET Lucien, *Les Invasions : les vagues germaniques*. P.U.F., Nouvelle Clio, n° 12. — *Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e-XI^e siècles)*, P.U.F., Nouvelle Clio, n° 12 bis, Paris, 1965, in 8°.

Les deux volumes de la Nouvelle Clio appartiennent à une collection dont les procédés sont connus actuellement : une partie est consacrée à l'exposé des connaissances et l'autre aux problèmes restés en suspens, aux hypothèses.

L'ouvrage en deux volumes retrace les migrations qui ont secoué l'Europe pendant le premier millénaire après J.-C. La période romaine et celle du deuxième millénaire sont des époques relativement peu troublées par des migrations. L'auteur considère d'ailleurs que ce sont des périodes exceptionnelles et que tout

compte fait, ce sont les périodes de migrations qui sont les plus communes. Ces mouvements de population sont reliés à la résurgence du nomadisme dans les zones de la steppe froide et dans les déserts subtropicaux. Deux catégories de migrations sont envisagées et elles se situent à peu près à la même époque. Ces migrations se propagent d'est en ouest ; aux IV^e et V^e siècles : grandes vagues d'invasions : Huns, Goths puis Vandales, Suèves et Burgondes ; aux V^e et VI^e siècles : mouvements migratoires des Francs, Alamans et Bavares ; au siècle suivant, mouvements des Lombards et des Avars ; puis dès le VII^e siècle, et ce jusqu'au XI^e siècle, les Bulgares, les Khazares (ce sont des Turcs), les Magyars, les Hongrois, les Petchénègues et les Coumans (Polovtsi) ; Arabes et Scandinaves clôturent l'époque bouleversée. L'auteur n'oublie pas les migrations mongoles mais ne les envisage pas ici car elles n'ont pas eu une grande influence sur nos régions. Parallèlement aux migrations terrestres, il faut citer les vagues germaniques pré-vikings (Angles, Jutes et Saxons), puis les Pictes et les Scots, sans oublier les migrations bretonnes vers le sud. Le deuxième volume envisage essentiellement trois groupes de migrations ; la majeure partie du volume est consacrée aux invasions scandinaves. Les migrations slaves sont envisagées globalement dans leur mouvement vers le nord, le sud et l'ouest ; l'importance capitale de ces migrations slaves est assez peu connue ; de toute manière, le début de ces mouvements ne nous est guère connu car les textes latins et grecs nous font défaut dans le cas présent. Actuellement, les recherches archéologiques commencent à éclairer nos connaissances.

Les invasions des Sarrasins ne sont envisagées que par rapport aux pays européens qui resteront chrétiens. L'auteur n'a donc pas étudié la montée de la puissance musulmane et l'aboutissement à l'hégémonie sur la mer Méditerranée. Il n'étudie que les attaques des Sarrasins au VIII^e siècle vers la Gaule et aux IX^e et X^e siècles vers la Gaule et l'Italie. Ces entreprises ne sont d'ailleurs pas purement arabes et ont laissé fort peu de documents.

Les documents écrits étant fort peu nombreux (Grégoire de Tours pour les Francs, Bède pour les Angles, Paul Dia-

cre pour les Lombards), les documents possédés émanant d'écrivains « engagés », l'auteur reconnaît la démarche indispensable de s'adresser aux sciences auxiliaires : linguistique, numismatique, archéologie, etc.

Dans les deux volumes, l'auteur a analysé les migrations des différents peuples depuis le début du mouvement migratoire jusqu'au moment où les envahisseurs disparaissent ou s'installent et constituent une entité politique. Les volumes 13 et 14 aborderont les problèmes institutionnels et politiques ainsi que les questions économiques et sociales.

Deux volumes dont nous recommandons vivement l'acquisition à ceux qui sont amenés à s'occuper des grandes invasions du premier millénaire.

P. B.

GUENEE Bernard, *Etat et Nation en France au Moyen Age*, dans *Revue historique*, t. 237, p. 17-30, Paris, P.U.F., 1967.

Encore un problème de terminologie. Le mot *Etat* n'existe pas au M.A., mais la chose existe là où il y a souveraineté : on le remplace par *respublica*, *regnum*, *corona*, *populus*. Quant à *Nation*, il n'a alors que son sens étymologique : *natio*, *nasce-re*, groupe d'hommes ayant une origine commune. La *Nation picarde* rassemble les étudiants de Paris originaires de Picardie. La majorité des théoriciens médiévaux estime qu'il n'y a pas d'*Etat* solide sans *nation*, communauté d'aspect physique, de mœurs, de langue. Au XII^e siècle, la notion d'étranger débute aux limites de la seigneurie, seuls quelques membres de l'entourage royal dépassent cette vision, mais celle-ci ne s'imposera qu'aux XIV^e et XV^e siècles. Le terme de *France* dans son acception aux diverses époques marque le développement du royaume : au XII^e, *tota Francia* désigne le royaume, au XIII^e siècle *Francia* tout court. On commence à identifier le royaume et le *pays* en spécifiant *communis patriae*. De même le terme *naturel* (né natif) s'étend à l'ensemble du territoire royal : *natione gallicus*. On s'efforce de définir la *fraternitas naturalis* qui, à l'encontre de l'ordre féodal, interdit le lien vassalique au-delà des frontières.

« Philippe de Valois fut couronné par ceo qu'il estoit nee du realme », ainsi

s'exprime une chronique. Dès le départ, la guerre de Cent ans est une guerre nationale. Cette idée est implantée dans les masses par une adroite et abondante propagande dont la littérature a consacré le type de l'Anglais. Il ne faudrait pas généraliser à d'autres pays : si l'Etat a précédé la Nation en France, ailleurs la Nation a précédé l'Etat : en Italie, en Allemagne pour des causes diverses.

R. V. S.

BUR Michel, *Aux origines du fermage, l'exemple du chapitre cathédral de Meaux*, dans *Revue du Nord*, XLIX, 192, janvier-mars 1967, pp. 5-21.

Cet article est une intéressante contribution à l'étude des origines du bail à ferme. L'auteur rappelle les vues habituelles sur l'apparition de ce système de location de la terre : il apparaît en Occident au début du XIII^e siècle ; l'affermage n'entraîne pas le morcellement du domaine sous contrat. Les premiers contrats ont eu pour objet la mise en valeur de domaines éloignés ou de faible rapport. Le loyer à prix fixe (en nature ou en argent) tend à remplacer les anciennes formules du métayage. Par ailleurs, la masse rurale, sauf en Italie, ne parvient pas à obtenir en location des morceaux de terrain qui lui seraient nécessaires.

Après ce résumé, l'auteur analyse les cartulaires A, B et C du chapitre cathédral de Meaux. Ceux-ci comprennent une quinzaine de contrats qui s'échelonnent de 1234 à 1288-9. Il s'agit d'une assez grosse exploitation viticole et de lots de terre arable situés dans un rayon de dix kilomètres autour de Meaux. Ces baux sont précoces et indiquent que la région de Meaux commence à pratiquer le bail à ferme très tôt (20 ans d'avance sur la Flandre). Ceci peut s'expliquer par le mouvement des affaires dans la région (proximité de Paris et des foires de Provins ou de Lagny). Le Chapitre de Meaux n'a affirmé par petits lots que de la terre qu'il possédait de fraîche date. Les locataires sont tous des petits paysans de la région. Enfin, le court terme n'a pas eu ici de signification économique puisque le taux du fermage n'a pas varié pendant le XIII^e siècle.

Cette étude s'élabore à partir d'une excellente analyse des documents. Elle

apporte des éléments nouveaux et originaux à l'étude d'un problème connu globalement, mais encore trop peu étudié dans le détail. Signalons aussi que cet article rejoint une enquête lancée sur le même sujet par le séminaire d'histoire régionale de Lille.

J.-P. D.

SORLIN I., *Témoignage de Constantin VII Porphyrogénète sur l'état ethnique et politique de la Russie au début du X^e siècle*, dans *Cahiers du Monde russe et soviétique*, t. VI, Paris, 1965.

Contrairement à la thèse nationale que tendent à accréditer certains historiens selon laquelle l'Etat de Kiev serait d'origine slave comme le mot *russe* lui-même, il est démontré ici qu'il fallait distinguer autour de Kiev deux types de populations. L'un composé de guerriers et de commerçants vivant dans des villes et dénommés *Rhos* (Russes), l'autre composé de Slaves vivant sous leur dépendance, parlant une langue différente et habitant les forêts voisines. Dès le début du X^e siècle, il semble donc que sous l'influence des Varègues et de leurs princes, Ingvar (Igor), Holgi (Oleg), les Slaves de la vallée du Dniepr se sont constitués en Etat qui a pris le nom de la minorité dirigeante : *russe*.

R. V. S.

LEMAY Richard, *A propos de l'origine arabe de l'art des troubadours*, dans *Annales*, t. 21, p. 990-1011, Paris, Colin, 1966.

A la thèse de l'origine arabe de l'art des troubadours, l'auteur apporte un argument d'ordre philologique. Le terme troubadour ne procède pas du verbe *trobar* = trouver, mais d'un mot espagnol dérivé de l'arabe *drab* = toucher, qui se serait répandu en Provence sous l'influence du parler populaire de la péninsule, et aurait donné *trobar*, *trobador*. Ces termes ne se trouveront dans la langue écrite que plus tard, ce qui accréditera en Espagne la thèse de l'origine provençale de l'art du troubadour. Au départ donc, le terme *trobar* désigne l'équivalent du *jongleur*,

c'est-à-dire un exécutant et non un créateur de poésie rythmée et chantée. Ultérieurement, la fonction originelle et populaire d'exécutant se retrouve en Espagne sous le nom de *tanedor*, tandis que *trobador* désigne une forme d'art plus noble, comme en pays Occitans. La contamination sémantique par le mot roman *trobar* = trouver, inventer, est achevée. Au départ, il reste que le sens original de *trobador* désigne le poète, chanteur et musicien, qui s'accompagne d'un instrument tel que la vielle ou le rebab.

R. V. S.

PERNOUD Régine, *Aliénor d'Aquitaine*, Paris, éd. Albin Michel, 1965, in 8°.

Aliénor d'Aquitaine, Eléonor de Guyenne, une des rares femmes dont le nom soit retenu pour le XIII^e siècle si fertile en événements et en personnalités extraordinaires.

« Femme incomparable pour certains, Messaline pour d'autres » : la biographie de Mme Pernoud nous restitue un personnage moins tranché et, sans doute, plus proche de la réalité. Mais au-delà du personnage d'Aliénor (sur lequel nous connaissons fort peu de choses en réalité), fille de Guillaume IX d'Aquitaine, comte de Poitiers, grand seigneur paillard et facétieux mais aussi poète et troubadour, c'est toute la société méridionale qui apparaît ; c'est le monde des croisades ; c'est la politique française féodale de Louis VII et l'opposition Capétiens-Plantagenets, mais aussi l'opposition des pouvoirs civil et religieux dans la lutte qui met aux prises Henri II et Thomas Becket ; c'est la montée des villes marchandes ; c'est l'opposition des deux civilisations fort différentes, celle de langue d'oc et celle encore dans l'enfance de la langue d'oïl. L'auteur nous restitue les tournois, les fêtes et l'ambiance si particulière de cette civilisation des troubadours, mais aussi la réforme de saint Bernard et la montée et l'éclatement d'un nouvel art. En résumé, une agréable synthèse du XIII^e siècle écrite de manière fort alerte mais qui reste cependant assez superficielle.

P. B.

SCIENCES ET TECHNIQUES

NEEDHAM Joseph et WANG Ling, *Science and civilisation in China*, plusieurs volumes, Cambridge University Press, 1965.

Pendant des siècles, la Chine a largement utilisé d'un matériau naturel souple, résistant, léger, imputrescible, peu coûteux : le bambou. Le bois et l'eau sont également des moyens de production appréciés, encore que depuis la dynastie des Han, la métallurgie du fer présente des qualités que l'Europe occidentale ne connaîtra que des siècles plus tard. L'esclavage est absent, mais il existe un système de prestations obligatoires. La production artisanale est étatisée mais avec des modalités diverses, un effort constant pour économiser l'effort humain est dû à la clientèle d'artisans et d'inventeurs des hauts fonctionnaires. Les artisans chinois rayonnent sur toute l'Asie d'Est en Ouest. Jusqu'à l'avènement des Song, l'administration a porté un intérêt indéniable aux inventions. La Chine est le pays du pédalier et de la manivelle, ainsi que de la courroie de transmission, procédés techniques d'une introduction récente en Occident, elle ignore par contre la vis. Jusqu'à Léonard de Vinci, l'apport de la Chine au mouvement des techniques a été plus important que celui de l'Occident classique dans des domaines mineurs : odomètre, serrurerie, comme dans des domaines majeurs : brouette, bateaux à aubes, engrenages à chevrons, cardans, différentiels, collier d'attelage, souffleries hydrauliques, pistons à double effet, métiers à tisser, etc.

R. V. S.

MICHEL Henri, *Les Cadrans solaires de Max Elskamp*, Liège, Editions du Musée Wallon, en Féronstrée, 136, 1966, 21 x 21.

Une brève histoire rappelle la manière de compter les heures grâce aux clepsydres, horloges à poids, cadrans, etc., elle sert d'introduction à la publication de trente planches représentant les plus beaux objets de la collection Max Elskamp conservée au Musée de la Vie wallonne à Liège, collection qui compte près de 600 pièces. Objets folkloriques ou luxueux, ces cadrans sont une étape dans

la connaissance de la mesure du temps. Celle-ci, assez relative, commença à se préciser vers le début du XIV^e siècle par la mise au point d'un dispositif mécanique à vitesse constante, indépendant de toutes circonstances extérieures et que l'on trouve dans l'horloge à poids. Ce n'est pas avant la moitié du XV^e siècle qu'on aboutira à la précision de la minute. Les photos révèlent des œuvres de qualité tout à fait exceptionnelle du point de vue de la beauté.

P. B.

HISTOIRE MILITAIRE

CIPOLA Carlo M., *Guns and sails in the early phase of European expansion (1400-1700)*, Londres, Collins, 1965.

Si l'interruption du flot des épices reste une image chère aux manuels pour expliquer l'expansion des expéditions atlantiques des Occidentaux, celle-ci, stimulée par le blocus militaire et économique des Turcs, n'aurait pu se développer sans des moyens adéquats. L'artillerie combinée à la navigation à voile sont présentées ici comme les instruments déterminants de la supériorité européenne. La première trace d'artillerie apparaît en Europe en 1326. Le XIV^e siècle voit aussi se développer les armes à feu dans les pays musulmans et même en Chine. Ces derniers mirent davantage l'accent sur l'artillerie lourde, erreur que les Occidentaux ne propagèrent pas longtemps. D'abord construits à l'aide de barres de fer forgé, les canons le furent en bronze au XV^e siècle, pour être progressivement remplacés par des engins de fonte moulée plus légers et moins onéreux. On ne verra pas sans intérêt que de 1507 à 1539, de 40 à 60 % de la production de cuivre exportée de Hongrie, principal producteur, transite par Anvers, en 1497, Venise en absorbait encore 32 % contre 0 à 10 % dans la suite. Inversion de trafic caractéristique de l'essor atlantique, dominé par le problème de l'armement des vaisseaux dont le tonnage augmente pour s'établir en moyenne vers 400 à 600 tonnes, contre 75 pour les navires médiévaux de la Baltique, 150 pour les esquifs méditerranéens. L'invention du sabord entraîna l'installation d'armes à feu en quantité impression-

nante sur les navires occidentaux. La supériorité de manœuvre de ces bâtiments, leur puissance de feu, explique les défaites successives essuyées par les Arabes. Dans la technique de la fonderie d'armes de fer, la Suède et l'Angleterre rivalisent dans la fabrication de canons. L'invention du *regimentstycke*, pièce légère et mobile capable de tirer de trois à neuf fois plus vite que le mousquetaire, donna à la Suède une supériorité stratégique essentielle. Toute la nature des relations entre les peuples en fut modifiée.

Des textes, des statistiques, des gravures apportent à ce petit ouvrage sans prétention l'aliment d'une documentation que les professeurs auront intérêt à introduire dans leur enseignement, revitalisé par cette intrusion de l'économique et du technique dans des matières trop dominées par le politique.

R. V. S.

QUENNEVAT J.C., *Atlas de la Grande Armée, Napoléon et ses campagnes 1803-1815*, préface d'André Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling, Paris-Bruxelles, Sequoia, 1966.

Depuis qu'il est entré dans la légende, Napoléon Bonaparte a inspiré bien des ouvrages. Celui-ci apporte sa contribution à la glorification du personnage en même temps qu'une généreuse moisson de documents. Tableaux d'époque, gravures, photos actuelles, schémas, cartes, plans, en noir et en couleurs, soulignent prestigieusement les exploits d'une Grande Armée multipliant les victoires jusqu'à la défaite « lamentable et ridicule » d'Espagne. La citation suivante donne le ton : « Austerlitz, bataille unique en son genre, nous frappe par son caractère prodigieux, presque surnaturel. Du premier au dernier coup de canon, les événements se sont déroulés comme s'ils avaient été parfaitement orchestrés et prémédités par un dieu prêt à récompenser la foi et l'enthousiasme des Français face à l'orgueilleux mépris des Austro-Russes. »

L'occupation de la Bavière est si idyllique qu'on comprend mal les réactions anti-françaises. Rien sur les horreurs de la répression en Espagne sinon pour souligner le *fanatisme des insurgés*, l'implantation infructueuse de 360.000 pacifica-

teurs français qu'illustre le sublime sacrifice des cheuval-légères polonais qui, en sept minutes, perdent tous leurs officiers et 50 % de leurs effectifs en perçant les lignes adverses au col de Somo Sierra.

Les éphémérides de la Grande Armée se déroulent ainsi sur un fond de gloire éclairé par le génie de l'Empereur insensible aux conditions économiques ou sociales, parmi des morts sans odeur, des blessés sans souffrances, des épidémies évanescences, de belles manœuvres et des ordres de bataille au cordeau. C'est tout au plus si la « guerre populaire » justifie l'échec des « soldats de l'Europe » en Russie où l'on signale certains pillages. La vie est comptée pour rien : on jongle avec les victimes, « Le malheureux prince (Louis de Prusse) n'évite que par sa mort au combat d'assister à la déconfiture de ses troupes », mais en 1814, à Fontainebleau : « Le redoutable général Bonaparte n'est-il pas demeuré vaincu, uniquement terrassé par l'usure et la lassitude de ses compagnons d'armes ? » Ceci malgré le zèle des Français, *fanatisés* à leur tour.

Certes, il y a le bilan : *L'Epopée et l'Europe*, deux pages au passif, trente-trois à l'actif. A cela près, on trouvera dans ce livre des données stratégiques, des précisions sur la technique militaire, un répertoire des belligérants et de leurs chefs, les monuments commémoratifs de tous les pays intéressés. De belles heures en perspective !

R. V. S.

HISTOIRE DE L'ART

Charles DELVOYE et Georges ROUX, *La civilisation grecque de l'Antiquité à nos jours*, tome premier, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1967.

Une équipe de spécialistes des questions de l'Antiquité hellénique et pré-hellénique apporte ici à l'usage du gros public cultivé la synthèse de ses connaissances. Le cadre géographique de la Grèce, les origines de la civilisation grecque, l'évolution politique, la religion, la littérature sont traités tour à tour selon une optique assez traditionnelle. Civilisation conserve visiblement ici son sens

ancien assez éloigné de la culture matérielle dont il n'est traité qu'en filigrane. On se prend à regretter que les aspects économiques et sociaux n'aient pas obtenu plus de place lorsqu'on constate l'intérêt que Me Claire Préaux donne à son chapitre sur le commerce de Byzance par exemple, donc le texte est augmenté de nombreuses citations. L'esprit très spécial de la religion grecque est exposé avec maîtrise et il faut souligner la qualité des notices relatives aux grands sanctuaires de même qu'aux divers genres littéraires. Un grand nombre de gravures et de planches dont certaines en couleur fournissent un matériel documentaire souvent peu connu. Les notes bibliographiques en fin de chaque contribution renvoient aux ouvrages scientifiques les plus autorisés et les plus récents, ce qui ne peut manquer de servir au professeur soucieux de parfaire son information personnelle.

R. V. S.

PIETRI Luce, *Le Monde et son histoire : les époques médiévales (V^e-XV^e siècle)*, t. III et IV. Paris, éd. Bordas-Laffont, Bibliothèques des connaissances essentielles, 1966. - T. III, *L'Occident barbare et carolingien — Byzance et l'Islam — Le Monde asiatique — Le Réveil de l'Europe — Après l'an mille*. — T. IV, *L'Occident médiéval à son apogée (XIII^e siècle) — L'Évolution particulière des mondes orientaux à la fin du moyen âge — L'Europe au seuil de l'époque moderne : difficultés et promesses d'un renouveau*.

Les éditions Bordas-Laffont ont entrepris la publication d'une histoire générale du monde. Les deux premiers volumes dus à la plume de Maurice Meureau qui assure la direction de la collection ont déjà fait l'objet d'un compte rendu dans nos colonnes. Les époques médiévales sont dues à Mme Luce Pietri. Ici aussi, l'auteur vise à donner une bonne vue générale des grands problèmes des siècles médiévaux dans les régions de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique du Nord. Les civilisations américaines et celles préhistoriques de l'Afrique noire ne sont pas envisagées. Au IV^e siècle, il y a quatre centres de civilisation : la mer méditerranée dominée par l'Etat romain, le plateau iranien où s'épanouit l'empire des Sassanides, l'Inde du nord où se trouve l'empire

goutta et la plaine de Chine avec l'empire des Han. Au-delà des frontières de ces quatre centres, ce sont des barbares (ce dont sont persuadés les habitants de ces quatre zones impériales) : les nomades du désert saharien, les nomades du désert arabe, les cavaliers des steppes de l'Asie centrale, les paysans semi-sédentaires des forêts boréales. Au III^e siècle puis au IV^e siècle, ces « barbares » se mettent en mouvement avec des conséquences importantes. En Europe occidentale (l'Europe issue du monde romain), les invasions germaniques ont ruiné les structures de l'Etat, menacé la civilisation et l'économie ; par contre, en Orient, l'Inde et la Chine se sont réorganisées comme par le passé, soit après expulsion soit après assimilation des nouveaux venus.

L'auteur étudie donc les événements qui se déroulent dans ces quatre centres de civilisation depuis le V^e siècle jusqu'au XV^e siècle. Il s'agit naturellement d'un ouvrage de haute vulgarisation ; nous n'y trouverons donc pas quantité de références, mais cependant, cet ouvrage présente de nombreux aspects positifs. Tout d'abord, il s'agit d'une histoire universelle et non plus d'une histoire européenne ou même nationale ; la documentation est fort importante, variée et fort bien choisie ; elle ne se contente pas d'illustrer un point du texte mais au contraire sert à son enrichissement. Les objets choisis pour l'illustration sont naturellement des manuscrits, des monuments, etc., mais aussi beaucoup d'objets d'orfèvrerie, des monnaies, des tapisseries, etc., et ce provenant des musées français mais aussi européens et même américains.

Les légendes de ces photos sont aussi intéressantes, soit qu'elles replacent l'objet dans son évolution historique et esthétique, soit qu'elles montrent l'importance de cet objet dans l'évolution de la civilisation. Les extraits d'annales et de chroniques sont aussi insérés dans le texte ainsi que des extraits de grandes œuvres classiques (Grousset, Le Goff, etc.) Mais l'auteur ne s'est pas satisfait de ces éléments fort utiles, elle a ajouté un très grand nombre de cartes : cartes évolutives et dynamiques, illustrant soit des événements militaires soit des phénomènes sociaux, économiques ou culturels. Ces cartes sont d'ailleurs reliées à des lignes du temps portant les noms des chefs d'Etat et les grands repères chronologi-

ques. Certaines de ces cartes ne sont pas fort lisibles, soit à cause de l'abondance des matières qui y figurent, soit à cause du format réduit.

Nous regrettons cependant que cet ouvrage, destiné à un grand public, ne comporte pas de glossaire des mots techniques ou spécialisés ; il aurait, à nos yeux, remplacé fort utilement les listes généalogiques s'il avait fallu opérer un choix. Cet ouvrage fort complet et fort dynamique reste à conseiller à ceux qui souhaitent une bonne vue d'ensemble sur le moyen âge.

P. B.

BAZIN Germain, *Classique, baroque et rococo*. Ed. Larousse, Paris, 1965, in 8°.

Le but de l'ouvrage est d'étudier l'art de l'Occident pendant les XVII^e et XVIII^e siècles. Beaucoup n'y voient qu'une opposition entre deux grandes formes d'art : le baroque et le classique. A la fin du XVI^e siècle, les premières manifestations du baroque se font jour en Italie ; le rococo, que l'on peut considérer comme l'art du XVIII^e siècle, est combattu par le néo-classicisme. Celui-ci est l'aboutissement de la tendance classique qui domine l'esthétique française et triomphe du rococo dans les années 1760, tant en Angleterre qu'en France et en Italie. Le baroque se prolonge d'ailleurs au-delà des années 1800 dans certaines régions d'influence européenne et notamment dans les pays latino-américains. Pour l'auteur, l'époque dite baroque est la plus riche d'expression de style, richesse encore accentuée par l'internationalisme de l'époque ; ni les différences de religion ni les guerres n'empêchent l'accord des peuples du point de vue de la civilisation et de la culture. Au début du XVII^e siècle, Rome est le pôle d'attraction de toute l'Europe. La France de la fin du règne de Louis XIV jouera à peu près le même rôle. Au XVIII^e siècle, l'Italie et la France deviennent les grands fournisseurs de l'Europe tant du point de vue des formes que des artistes, mais les « provinces » ne se bornent pas à copier ou à réaliser des pastiches ; l'art russe et l'art allemand réalisent des œuvres originales ; les artistes se laissent d'ailleurs absorber par l'ambiance de ces régions.

Il n'y a pas toujours homogénéité entre toutes les formes de l'art : les arts mineurs sont toujours attachés aux formes et à l'expression baroques que l'architecture est déjà classique. L'auteur rejette d'ailleurs l'idée commode mais trop facile et inexacte d'une bipolarité « classique-baroque ». On trouve des aspects classiques dans le baroque et vice-versa. D'autre part, certaines manifestations artistiques se classent difficilement dans l'un ou l'autre courant ; par exemple l'école de peinture hollandaise.

Les notices relatives à chaque région sont assez brèves et envisagent, dans l'ordre chronologique, toutes les manifestations artistiques ; elles traitent des origines, de l'évolution esthétique et du contexte historique. L'iconographie est abondante et colle parfaitement aux propos de l'auteur. Il s'agit essentiellement de documents ; les photos ne sont donc pas luxueuses bien que certaines d'entre elles soient en couleurs. Ceci justifie le prix relativement peu élevé de cet ouvrage de base. Ce manuel donne, en effet, un panorama illustré de l'art de deux siècles dont l'importance ne cesse de grandir et qui nous montre, s'il en était besoin, que le XVII^e siècle, ce n'est pas uniquement l'art de Versailles.

Un aperçu bibliographique classé par région orientera le lecteur désireux d'approfondir certains domaines. Notons aussi l'intérêt des renseignements (date, caractéristiques techniques, dimensions, etc.) L'index facilitera grandement la consultation de cet ouvrage de référence. Un ouvrage à lire et à consulter. Pas seulement à regarder.

P. B.

AUTOUR DE LA REVOLUTION RUSSE

MARC FERRO, *La révolution de 1917. La chute du Tsarisme et les origines d'octobre*, Collection historique dirigée par Paul Lemerle, Aubier, 1967, Paris.

L'auteur a voulu, après les succès de la révolution d'octobre, faire le point des connaissances acquises et présenter le dossier des hommes et des faits. Mais,

comme il le dit, il a été amené à élargir son propos. Nous nous rendons compte de l'existence d'une masse inédite d'informations sur les inspirations des peuples de Russie, sur le comportement des groupes, des classes sociales. En effet, douze jours après la chute du Tsar, les *Izvestija* avaient reçu plus de 10.000 messages faisant connaître les vœux de la population, émanant aussi bien d'usines ou de régiments que de serruriers, fondés de pouvoir de banques, d'employés de maisons ou d'étudiants en technologie.

M. Roger Portal, qui fit la préface de cet ouvrage, nous dit : « Nous avons constaté que pour l'auteur, ce n'est pas que le conflit des deux pouvoirs qui caractérise la période, mais l'opinion populaire, celle de la rue, réaliste, soucieuse d'efficacité. »

Du mois de juin date le déclin des partis révolutionnaires qui, jusque-là, avaient paru conduire la révolution. Affrontement entre les deux pouvoirs, et une masse révolutionnaire anonyme à laquelle Lénine et le parti bolchevique proposent des solutions pratiques. Les tests d'opinion, et c'est ce qui nous semble intéressant dans cet ouvrage, montrent que le programme de Lénine, adapté à la situation du moment, allait au-devant des désirs d'une très forte majorité.

J. D.

CHARLES OLIVIER CARBONELL, *Le grand octobre russe, 1917*, Edition du Centurion, Paris, 1967, 288 pages + 16 illustrations et trois contes, 18,55 FF.

L'auteur démontre avec rigueur et précision les mécanismes de l'engrenage qui met en mouvement les journées d'octobre. Il nous relate par des textes comment cette révolution a été jugée, interprétée par les témoins, les contemporains, la postérité immédiate ou actuelle. Dans la dernière partie (complots juifs ou complots allemands), l'auteur analyse les caractéristiques de la révolution : impossible, inutile, préventive, unanime, inimitable ? L'auteur, agrégé d'histoire depuis 1955, enseigne l'histoire contemporaine à la faculté des lettres et sciences humaines et à l'Institut d'études politiques de Toulouse. C'est au retour d'un voyage à Leningrad qu'il écrit ce livre. Nous le croyons très utile non seulement pour des

extraits qui nous sont livrés mais encore pour la bibliographie et les notices biographiques qui accompagnent cet ouvrage.

J. D.

C. RENARD, *Octobre 1917 et le mouvement ouvrier belge*, Edition de la Fondation J. Jacquemotte, Bruxelles, 1967, 80 F, 134 p.

C. Renard n'est pas historien, mais l'histoire lui tient à cœur, surtout celle du mouvement ouvrier belge et des Internationales. Il a beaucoup lu, il a dépouillé les archives léguées par de vieux militants, les archives de l'I.C. à Moscou. Il a pu consulter les rapports du P.O.B. avant 1914 et pendant cette guerre, les journaux de l'époque — et il nous livre alors une rétrospective des sentiments, des opinions, des idées des anciens membres, ouvriers et ministres du P.O.B. Leur attitude confuse, ambiguë devant la révolution russe, jusqu'à la scission et la création d'un parti communiste belge, le 4 septembre 1921.

L'auteur oppose la faillite de la II^e Internationale aux responsabilités des militants socialistes belges. Il montre l'effort « internationaliste » en Belgique de 1914 à 1917. La naissance de la III^e Internationale lui donne l'occasion d'étudier l'évolution de la position des militants socialistes belges par rapport aux « Bolcheviks » et le rôle du mouvement syndical. Il nous raconte la grève des dockers d'Anvers le 18 août 1920, ceux-ci refusant de charger des armes pour la France et la Pologne contre les Bolcheviks. Peu avant cette grève, la « gauche » aborde une étape nouvelle lorsque la fédération bruxelloise décida de ne plus se faire représenter dans les réunions de la vieille Internationale; celle-ci « ne répondant plus du tout aux aspirations présentes ».

Bientôt les autres fédérations suivirent, mais ici aussi une scission laissa dans le P.O.B. une aile gauche qui ne voulut pas s'inscrire à l'I.C. — des noyaux communistes s'étant formés, composés en majeure partie d'anciens J.G.S. qui avaient quitté le parti ou qui en avaient été exclus. Flamands et Wallons cherchaient leur voie vers l'I.C. — « ils n'étaient pas à l'abri de la maladie infantile ».

Ce fut dans une campagne de solidarité avec la Russie soviétique que le parti unifié fit en quelque sorte ses premières armes, lors de la famine qui régnait en 1921 dans les plaines de la Volga.

Ce petit livre a le mérite de rappeler aux professeurs qu'il existe « une histoire de Belgique » qui doit encore être intégrée dans nos programmes.

J. D.

SECONDE GUERRE MONDIALE

P. GASCAR, *Histoire de la captivité des Français en Allemagne 1939-1945*, Gallimard, Paris, 1967, 14 FF, 316 p.

La captivité des Français en Allemagne au cours de la dernière guerre, de près d'un million et demi de Français, constitue un « fait historique ». Le livre décrit sur base de pièces d'archives, révèle les plans dressés par les dirigeants du III^e Reich pour l'utilisation systématique, tant sur le plan matériel que sur le plan politique de ces centaines de milliers de Français. Il nous révèle aussi les « marchandages » entre Pétain et Hitler, les rébellions, les évasions, les sabotages, et les rapports étroits aussi de la population (trop étroits parfois) entre ces Français et l'Ennemi. Tout semble exposé ici avec une « objectivité » basée sur des documents, des chiffres et des statistiques (dont nous nous méfions encore). C'est une histoire bien difficile à saisir, la caractéristique de la condition du prisonnier de guerre étant sa diversité. Le livre de P. GASCAR est un survol rapide, toujours suggestif, fruit de sa propre expérience. En principe, ces prisonniers étaient « garantis » par la convention de Genève de 1929. Mais la plupart ignoraient les termes et les Allemands la tenaient pour lettre morte.

Au début, le prisonnier reste un soldat gardé par des soldats. Mais dans la politique de « collaboration franco-allemande », il devient un gage. Il faudrait ici souligner le rôle de la mission « Scapini » qui a peut-être rendu des services individuels mais qui, en imposant des « cercles Pétain », en déconseillant les évasions, en encourageant les sous-officiers et mêm-

me les officiers à travailler pour l'Allemagne *volontairement*, a introduit le trouble moral.

De plus, les prisonniers de 39-45 sentent peser sur eux l'injuste reproche de la « drôle de guerre ».

Ils ont cru au « retour » au pays. Les Allemands, en ne les relâchant pas, obtinrent un double résultat : ils rendirent plus difficile une résistance du peuple français et affaiblirent la France tant dans le domaine économique que dans le domaine démographique.

Le III^e Reich va obtenir en 5 ans plus de 5 millions d'esclaves étrangers (en ne comptant pas les déportés) et des esclaves dont la moyenne d'âge est de 30 ans.

P. GASCAR aborde les problèmes psychologiques, relate le rôle des prêtres catholiques, explique le besoin de « Dieu » et l'attitude des Allemands envers les prêtres qui luttent contre le « matérialisme bolchevik ». Réveille aussi du « régionalisme », du « nationalisme ».

La vie des soldats et des officiers n'est pas la même, mais 51.000 Français meurent dans les stalags et dans les oflags — et les archives révèlent une formule « mort en captivité ». Cette formule n'est mentionnée que lorsque la maladie ou l'accident est « avouable » du point de vue allemand. Les prisonniers qui ont sacrifié leur vie pour la liberté ne figurent pas sur cette liste.

Et si l'on dresse le bilan de cette captivité, il faut considérer la Nation et l'individu. Ce n'est qu'en 1948 que la production d'énergie atteignit le niveau de 1938, qui maintenait le pays en dessous de ses besoins. Pour les individus, les dommages ne se calculent pas en chiffres, ils sont trop complexes. Les combattants prisonniers de guerre ont donné près de six ans, parmi les plus fructueuses et les plus heureuses années de la vie d'un homme.

J. D.

H. HALIN, *L'Europe unie, objectif majeur de la résistance*, Editions de l'URPE, Paris-Bruxelles, 50 FB, 84 pages, oct. 1967.

Né en 1922, H. Halin entre dans la Résistance dès l'occupation de la Belgique

(1940-1945), « Service de renseignements et d'action ». Après la guerre, il s'occupe des « Jeunes Gardes Socialistes », puis devient Liquidateur National du « Groupe G » — Délégué général de « L'Union internationale de la Résistance et de la Déportation ».

Tout cela fait dire combien l'auteur connaît de près et de loin tout ce qui touche la « Résistance ».

Ce petit livre commence par un hommage à la résistance européenne. Bien que reconnaissant le rôle des communistes et de l'U.R.S.S. dans la résistance anti-nazie, H. Halin est de ceux qui défendent la thèse : aucune résistance communiste avant le 21 juin 1941. En reprenant brièvement les mouvements de résistance au Grand-Duché de Luxembourg, P.-B.-Danemark, Norvège, Belgique, France, Pologne, U.R.S.S., Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Grèce, H. Halin en déduit trois courants de pensées essentielles : « Patriotisme », « Communisme », « Esprit Européen ». Il parle de « Miracle de la Résistance » et de miracle fruit des réflexions de « base » des petits. Des citations intéressantes, émouvantes, d'hommes politiques divers, de journaux, seront utiles aux professeurs.

Le chapitre sur la Résistance en Allemagne porte essentiellement sur la résis-

tance des militaires, des diplomates, des sociaux-démocrates, des catholiques et des protestants dont le but était : abattre Hitler.

Relance de l'idée européenne en 1946 par W. Churchill.

Création en 1952 de l'Union des résistants pour une Europe Unie (U.R.P.E.) à Bruxelles.

Déclaration de Strasbourg en 1965, pour construire l'Europe, où 300 dirigeants et personnalités de la Résistance de 13 pays, plus de 50 ministres, députés et sénateurs européens, représentant toutes les tendances de la « démocratie » ont apposé leur signature.

La brochure se termine par une courte bibliographie dont les principaux ouvrages cités sont ceux de M. H. MICHEL, de Paris, par la liste des principaux dirigeants de l'U.R.P.E. et des sections nationales et les noms des signataires de la « Déclaration de Strasbourg ».

Merci à H. Halin d'avoir voulu rendre hommage à ses camarades de tant de pays, qui en plein combat, nous dit-il, voulaient voir se réaliser une « Europe Unie », mais pas celle de Hitler.

J. D.